

Francis Combes

La poésie est bonne fille...

1. La poésie est bonne fille. Elle a le dos large ; on lui prête de nombreuses vertus, quelques vices et certaines intentions dont elle est en général innocente. En elle-même, la poésie n'est ni réactionnaire, ni révolutionnaire. Elle est à la fois un art de la parole et une manière sensible d'être au monde. Parole incarnée, elle ne vit pas dans le ciel des idées, indépendamment de nous. Elle est ce que nous la faisons. Elle est ce que les poètes sont.
2. À cet égard, qu'il y ait des poètes réactionnaires ne fait aucun doute. Réactionnaires du point de vue de leur idéologie, en tant que citoyens.
(Même si, tout compte fait, il y eut de ce côté-là moins de grands poètes, au XX^e siècle, que du côté adverse. Si l'on en juge par le nombre de poètes de premier plan qui furent engagés du côté des mouvements communistes et révolutionnaires, on peut dire que le XX^e siècle, que cela plaise ou non, fut le « siècle des poètes communistes ».)
Côté fasciste, il y eut bien sûr quelques poètes : Marinetti, (qui n'est pas un si grand poète et chez qui abonde la « *vieillesse poétique* »), Ezra Pound, Gottfried Benn en Allemagne ou le secrétaire général de la jeunesse hitlérienne, Baldur von Schirach, qui n'a pas laissé un nom impérissable dans l'histoire de la poésie allemande.
On peut faire le même constat en Espagne, au moment de la République puis du franquisme.
Parfois (comme pour certains mauvais poèmes révolutionnaires) le contenu idéologique du poème tue la poésie. Avec les *Poèmes de guerre* de Paul Claudel, on n'en est pas loin et il n'y a pas grand chose à sauver. Ainsi, dans ce poème ineffable :
« Tant que vous voudrez mon général », qui se conclut par ces vers impérissables :

Tant que notre vocation éternelle sera de vous marcher sur la panse,
Tant que vous voudrez, jusqu'à la gauche ! Tant qu'il y en aura un seul ! Tant qu'il y
en aura un de vivant, les vivants et les morts tous à la fois !
Tant que vous voudrez, mon général ! Ô France, tant que tu voudras !
(Gallimard, juin 1915)

Poème pour le moins guerrier appelant la jeunesse de France à se jeter au casse-pipe, pendant que le poète est assis dans son fauteuil d'ambassadeur.
Bien sûr, son œuvre ne se limite pas à ça. Il y a aussi les *Cinq grandes odes*, les *Poèmes en éventail*, le théâtre...

Mais les poèmes des poètes réactionnaires ne sont pas toujours réactionnaires. Ezra Pound, par exemple, nous laisse avec ses *Cantos* une œuvre majeure, une œuvre à certains égards révolutionnaire, par son ampleur, sa forme, sa capacité à jouer du Babel des langues... même si Pound confondait capitalisme et usure !
Les poèmes d'un poète réactionnaire avéré peuvent être révolutionnaires dans la forme, ou tout simplement novateurs. Toute œuvre importante est novatrice. Toute œuvre, même moins importante, doit apporter quelque chose de neuf, sauf à être

dénuée de poésie, la poésie étant toujours une façon de sentir et de restituer le monde de façon neuve.

Par-delà leur nouveauté possible, les poèmes de poètes réactionnaires peuvent être tout simplement beaux et humainement émouvants.

Je me suis lancé récemment dans la lecture de *Jocelyn*, de Lamartine. C'est un livre qui (en dépit du succès qu'il connut à sa sortie) ne doit pas avoir beaucoup de lecteurs aujourd'hui. Cette longue épopée chrétienne, « *Journal trouvé chez un curé de village* » a de quoi en décourager plus d'un. Il est possible d'y rencontrer ici ou là des affirmations qui passeront aisément pour réactionnaires. Comme ces vers dans lesquels il dit l'effroi que lui inspire la colère populaire de 93 :

Le peuple, enfant cruel qui rit en détruisant
Qui n'éprouve jamais sa force qu'en brisant,
Et qui suivant l'instinct de son brutal génie,
Ne comprend le pouvoir que par la tyrannie !

(À la vérité, aujourd'hui où la condamnation de toute violence révolutionnaire est quasi unanime, – alors que la violence des guerres continue de paraître le plus souvent normale – ces vers auraient plutôt de quoi remettre Lamartine au goût du jour).

Mais il y a aussi dans ce roman en vers bien des passages d'une beauté qui touchent, quelles que soient les convictions, beaucoup d'harmonie et de la tendresse pour dire les amours débutantes, l'amitié ou la nature. Et même une prise de position contre le célibat des prêtres dont on ne peut pas dire qu'elle soit réactionnaire !

Rien n'est donc si simple.

3. Concernant les poètes révolutionnaires, les choses non plus ne sont pas si simples. Il arrive que certains poètes soient révolutionnaires dans leur contenu comme dans leur forme.

C'est le cas par exemple de Victor Hugo, qui a mis « *un bonnet rouge au vieux dictionnaire* », comme il s'en explique dans « Réponse à un acte d'accusation ».

Et ce n'est pas qu'une question de vocabulaire. La dimension progressiste du propos de Victor Hugo s'affirme... progressivement, mais de manière évidente tout au long de sa vie et de son œuvre, qui le voit évoluer, au rebours de la plupart des hommes, de la droite vers la gauche, de la nostalgie royaliste des *Odes et ballades*, à la prise de parti en faveur des communards vaincus dans *L'Année terrible*.

Autre cas manifeste de poète qui fut révolutionnaire, à la fois dans la vie et dans la poésie : Vladimir Maïakovski.

À quatorze ans déjà, il est jeté dans une prison du tsar pour ses activités au sein du parti bolchevik. Puis, à la sortie de prison, il rencontre les milieux artistiques d'avant-garde et ne tarde pas à devenir une des figures phares du futurisme. Dans cette période il côtoie les linguistes formalistes, à qui les futuristes doivent leur idée du mot « *auto-valent* ». Quand éclate la révolution d'Octobre, il se joint naturellement à l'action, car cette révolution est « *notre révolution* », écrit-il dans son autobiographie. Puis, à la tête du LEF, il se bat sur deux fronts : contre les esthètes qui lui reprochent son engagement et contre les « Proletkult » qui lui reprochent son lyrisme hors norme et sa forme difficile.

Dans son poème « *Ordre n°2 à l'armée de l'art* », dans lequel il s'adresse aux « *petits futuristes, petits imaginistes, petits acméistes* » et aux proletkultiens, il les exhorte : « *Donnez-nous des formes nouvelles !* » Des formes nouvelles qui aillent avec le monde nouveau à construire, au nom de « *la clameur qui monte des choses* »...

C'est d'ailleurs un fait caractéristique de la poésie révolutionnaire au XX^e siècle (à la différence de ce qui s'était passé au siècle précédent) que la plupart des grands poètes révolutionnaires, non seulement sont d'abord passés par les avant-gardes formelles avant de s'engager dans le combat collectif, mais en ont même été souvent les initiateurs.

C'est vrai en France, avec le dadaïsme et le surréalisme : Aragon, Breton, Éluard, Péret, Tzara, Desnos ou Prévert.

C'est vrai dans d'autres pays : en Allemagne avec l'expressionnisme (dont sort Gottfried Benn, mais aussi Johannes Becher) ; en Tchécoslovaquie, avec le poétisme, (Vitezlav Nezval, Jaroslav Seifert et leurs compagnons...) ; en Amérique latine, avec le poète communiste Cesar Vallejo, au Pérou, ou avec Pablo Neruda, qui commença par ses « *poèmes désespérés* » et ses mystérieuses *Résidences sur la terre* avant d'aller « *vers ce nord qu'est le peuple* », sous l'effet notamment de la Guerre d'Espagne. Ou avec l'autre poète communiste chilien, (et rival de Neruda), Vicente Huidobro, qui fut un temps proche de Reverdy et qui inventa le « créationnisme »... Mais c'est aussi vrai en Turquie, par exemple, avec Nazim Hikmet, qui rompt avec la poésie ottomane du Divan et fait entrer la poésie turque dans la modernité, ou en Chine, avec Guo Moro et surtout Ai Qing (Tsing) qui introduit la « poésie nouvelle », plus directe, ouverte aux réalités, aux mots et aux sentiments de la nouvelle époque...

Mais révolutionner la forme ne fut pas toujours ni partout la préoccupation des poètes révolutionnaires. Dans de nombreux cas, ils surent au contraire retrouver les formes de la tradition, parce que cela correspondait à leur penchant naturel et aussi pour toucher le plus grand nombre possible.

En Espagne, Lorca et Alberti, qui renouvellent la poésie d'inspiration populaire et les *coplas* andalouses.

En Allemagne, Brecht, qui compose de nombreuses ballades et chansons qu'il intègre à ses pièces. (Brecht voulait être un classique, c'est-à-dire un auteur dont on utilise et cite les pensées sans forcément le connaître. Et il a réussi).

En Hongrie, Attila Jozsef, qui après avoir un temps fréquenté le mouvement d'avant-garde *Ma*, animé par Kassak Lajos, renoue avec une inspiration plus proche de François Villon dans des poèmes ciselés qui disent la condition prolétarienne et ses propres tourments personnels.

Peut-on dire pour autant que ces poètes, et leur poésie, soient « réactionnaires » ?

Vouloir être entendu du peuple, se mettre à l'école des poètes du passé pour saisir l'esprit de sa nation et de sa langue et poursuivre leur héritage en le développant, est-ce réactionnaire ?

La même question peut évidemment se poser concernant le tournant qu'a constitué dans la poésie d'Aragon le moment de la Résistance, la redécouverte par lui des troubadours et de tout un héritage poétique qui l'a aidé à trouver les voies d'une « *poésie nationale* », en pleine Occupation, et à renouer le fil d'une chanson française qui prenait dans ces circonstances une tout autre résonance.

Sous une autre forme, Éluard a connu la même évolution, allant vers toujours plus de simplicité, plus de clarté, afin de « *pouvoir tout dire* ». Et pour lui aussi, la montée du fascisme, la Guerre d'Espagne et la Résistance ont été des circonstances externes qui l'ont poussé dans cette voie. Une voie le conduisant finalement à être vraiment lui-même.

4. Si la poésie n'est pas seulement le jeu des mots en liberté, mais, sous des allures

toujours changeantes, le « langage de la sensibilité », sans doute devrions-nous considérer que la sensibilité humaine est ambivalente.

Il y a quelque chose de réactionnaire en chacun de nous, au sens où notre sensibilité, formée par l'accumulation des images et des sensations du passé, nous porte souvent spontanément à la nostalgie.

C'est d'ailleurs pourquoi tant de poètes passent leur vie à exploiter les souvenirs de leur enfance. Ce n'est pas bien révolutionnaire, mais ce faisant, au moins, ils sont en général « vrais ».

Marx faisait remarquer que la conscience est toujours en retard sur l'existence. On pourrait en dire autant de la sensibilité. En précisant que la sensibilité moyenne est en retard sur la poésie de son temps, qui tend toujours, plus ou moins volontairement, à mettre notre sensibilité individuelle et collective à l'heure du temps dans lequel nous vivons. Voyez la façon dont les gens sont spontanément sensibles à la beauté d'un coucher de soleil ou d'un château en ruine, voire d'une tempête en mer (autant de spectacles chantés par les Romantiques) et percevront moins facilement la beauté d'un échangeur d'autoroute, d'un ascenseur ou d'un accélérateur de particules.

Mais la sensibilité peut se transformer. À condition d'être cultivée, travaillée. (C'était le grand reproche que Rimbaud faisait aux poètes de son temps, ne pas « *se travailler* »). La poésie n'est pas seulement une façon d'exprimer sa sensibilité ; c'est aussi et surtout un moyen de la travailler, de l'élargir, de l'agrandir.

Ce caractère double de la sensibilité humaine, à la fois réactionnaire et révolutionnaire, ou, pour être plus exact, conservatrice et accueillante à la nouveauté, est ce qui fait la richesse et l'humanité de la meilleure poésie.

L'un des poètes qui en témoigne le plus clairement est sans doute Apollinaire. Apollinaire est à la fois le poète qui a écrit « *Dieu que la guerre est jolie* » et celui qui rêvait que « *vienne le temps de la raison ardente* »... Cela concerne le fond, mais aussi le ton et la forme.

Il est à la fois l'auteur des *Rhénanes* ou du « Pont Mirabeau » et de « Zone », le héraut de la nostalgie automnale et le chantre de la modernité.

Et sans doute n'est-ce pas sans rapport avec ce côté Janus de sa sensibilité que de passer, comme il le fait, alternativement, du vers compté au vers libre. De même, quand on regarde son lexique, le goût prononcé qui est le sien pour les mots anciens et précieux (les « *oaristys* » et autres... qui l'apparentent au symbolisme) et dans le même temps, son aptitude à faire entrer des mots nouveaux dans le poème, comme « *sténodactylographe* », par exemple.

On trouve ce double visage chez un poète (qui doit certainement beaucoup à Apollinaire, comme il doit beaucoup à Hugo) : Aragon.

Mais ce caractère double de la sensibilité peut se lire chez de nombreux autres poètes, par exemple chez Nezval ou chez Nazim Hikmet, dont le charme tient, non seulement à sa simplicité et à son sens de la fraternité humaine, mais aussi au mélange particulier chez lui de la nostalgie et de l'espérance.

Peut-être, un grand poète est-il celui qui peut réunir les aspects contradictoires de la nature humaine, leur donner forme et les transfigurer.

5. Que faire ? Je me garderai bien de formuler un « ordre du jour » pour les poètes d'aujourd'hui... Pour mon propre compte, même si j'ai le sentiment de la trouver à chaque poème réussi, je ne cesse de chercher « *le lieu et la formule* »... Et c'est un tourment permanent. (Qui réserve de temps en temps de vraies joies).

Un point me paraît clair : après un siècle d'expérimentations formelles, nous disposons d'une formidable boîte à outils poétiques. Les moyens d'expression qui

peuvent être mis en œuvre sont nombreux. Cela nécessite donc de changer notre attitude à l'égard de l'héritage poétique. On peut bien sûr s'imaginer que la poésie commence avec soi... Mais le résultat en général ne vous donne pas raison. Je crois que dans un moment où tant de forces se conjuguent pour nous faire oublier notre culture, pour la « ringardiser » et mieux nous adapter à la machine du marché mondial qui a besoin d'individus décervelés (et non de peuples conscients de leur histoire), quand le « progrès », sous les auspices du capitalisme prend le visage du nihilisme culturel, défendre l'héritage n'est pas réactionnaire, mais peut être révolutionnaire. De même que l'impératif d'agir pour préserver la vie sur Terre est une forme de conservatisme qui devrait nous conduire à prendre des mesures révolutionnaires pour rompre avec la logique capitaliste.

Dans cet esprit, on peut réintégrer la tradition dans la modernité. Pas pour répéter ce qui a été fait mais pour ajouter sa pierre.

L'idée de faire du neuf à tout prix ne m'obsède en tout cas pas. Quand on veut faire du neuf pour du neuf, on court le risque de tourner en rond.

Le formalisme aboutit paradoxalement à son contraire : l'informe. La production poétique contemporaine nous en donne de nombreux exemples. Ils témoignent de ce qui me paraît être une certaine *crise de la poésie française*.

La vie poétique est riche, le nombre de poètes qui s'exprime est considérable... mais il faut se lever matin pour rencontrer un peu de poésie là-dedans. Et quand on la rencontre, c'est miracle. Souvent, lors des festivals auxquels il m'est donné de participer, la bonne nouvelle me vient plutôt des poètes étrangers que je découvre. Tout simplement parce que souvent, quels que soient les pays et les traditions, ceux-ci semblent toujours considérer, comme Goethe, que la poésie est non seulement une parole rythmée, scandée, mais une « *pensée en images* ».

La question essentielle est en effet celle de la pensée. Qu'est-ce que les poètes ont à dire ?

Si leur propos consiste à répéter que le monde est vieux et absurde et que nous ne pouvons pas communiquer, ils peuvent bien sûr s'accommoder d'une pratique de la poésie qui clame sur tous les tons la mort de la poésie et qui ne vit que du spectacle de son autodérision. Renonçant à son ancien rôle de voyant ou de prophète, le poète se résigne (apparemment avec satisfaction) à l'emploi d'histrien.

De même, certains poètes qui se pensent sans doute révolutionnaires dans la forme, sont à mes yeux réactionnaires en pratique quand ils s'accommodent de l'entre-soi des poètes.

Mais si le poète n'a pas renoncé à « *changer la vie* », qui en a bien besoin, et s'il pense et ressent, comme des millions d'hommes et de femmes, qu'un « *autre monde est possible* » et que la poésie a son grain de sel à y mettre, il recherchera et trouvera les moyens de faire du neuf.

Francis Combes est né en 1953, à Marvejols (Lozère). Vit à Aubervilliers. Il a longtemps été éditeur (aux éditions Messidor puis au Temps des Cerises, dont il fut l'un des fondateurs). Il dirige aujourd'hui la Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne. Il a publié une vingtaine de livres, surtout de poésie, dont récemment : *L'aubépine* (Le Préau des collines, 2011), *La France aux quatre vents* (Le Temps des Cerises, 2015). A traduit plusieurs poètes étrangers dont Mařakovski, Heine, Attila Jozsef.